

### 3° DIMANCHE APRES L'EPIPHANIE

En ce jour de manifestation pour la vie qui, hélas, risque de faire triste figure à côté des masses panurgiques de dimanche dernier, S. Paul, dans l'épître, nous dit ceci : *Tâchez de faire le bien non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes*. Notre célébration intime et privée de la vie doit en effet devenir publique, eu égard aux menaces toujours plus vives qui planent sur elle, aussi bien en son commencement, avec l'avortement, qu'à son terme, avec l'euthanasie. Et, pourrions-nous ajouter, tout au long de son cours, avec les attentats toujours plus rapprochés qui touchent tant les corps que les esprits et dont la forme la plus raffinée conduit au transhumanisme, cette prétention prométhéenne des plus riches à échapper au sort commun. Ces réalités, nouvelles au sens où l'avortement, la plus ancienne d'entre elles, n'a été légalisée qu'il y a 40 ans, sont des agressions, venues de l'extérieur, étrangères à la vie humaine telle qu'elle a été voulue par Dieu. Le Pape a même parlé à Manille de « colonisation idéologique ». Et il a exhorté les familles à devenir « des sanctuaires du respect pour la vie », en les invitant à « proclamer la sacralité de chaque vie humaine depuis la conception jusqu'à la mort naturelle ».

Je voudrais dire d'abord, dans une société qui prend volontairement une pose agnostique ou athée, et donc finalement matérialiste, que la vie ne se résume pas à être une sorte de *maladie sexuellement transmissible* comme le disait je ne sais plus quel humoriste. Pour les penseurs nihilistes qui font l'opinion, exister est une fatalité, naître une condamnation à mort. Certes, vue d'en bas, la vie biologique a un commencement et elle a un terme. Et en rapprochant les deux extrémités dans un mouvement de l'esprit, nous pouvons avoir un battement de cœur, comme le psalmiste qui gémit sur la courte durée de l'existence terrestre. Mais si nous éprouvons ce vertige, celui d'être en équilibre entre deux néants, c'est précisément parce que nous ne nous réduisons pas à cette dimension biologique, purement périssable. Un animal, lui, n'a aucune angoisse métaphysique sur sa finitude. Nous, oui, et c'est justement l'indication qu'une partie de nous-mêmes transcende cette dimension périssable de notre être. Vue d'en haut, du point de vue non seulement de la raison mais aussi de la révélation, la vie est une chance formidable. Aussi disgraciée puisse-t-elle être sur terre, elle est un tremplin vers l'éternité. La rencontre des cellules reproductrices qui, pas plus que les autres cellules du corps, n'ont de personnalité métaphysique, produit un être nouveau, autonome, indépendant, et cela à tous les niveaux du vivant. Un être qui, pour l'espèce humaine, est doté d'un esprit qui, par sa nature même, est immortel. Il faut se convaincre de cette vérité : la conception d'un embryon dans le temps, dans l'écume de la matière de ce monde, aboutit, avec le concours divin, à la création d'un esprit immortel. Un être destiné à resplendir comme un astre de lumière au firmament des esprits, comme le dit joliment le livre de la Sagesse. Et allant encore plus loin, avec l'espérance que le Christ nous a donnée grâce à la promesse de l'adoption filiale, un être destiné à entrer dans l'éternité de Dieu, dans la communion trinitaire. Concevoir un enfant, c'est, pour un chrétien, engendrer non seulement un être immortel, mais encore un être immortel qui peut devenir fils adoptif de Dieu, devenir Dieu par participation ! Une perspective qui, si nous la prenons au sérieux, est véritablement vertigineuse !

Bien sûr, me direz-vous, il y a loin de l'apparence biologique, psychologique ou sociale à la réalité théologique. Nous pouvons, hélas, plus souvent faire la bête que l'ange... Et notre mortalité, avec tout son cortège de déficiences psychosomatiques, peut nous accabler. Au point que notre existence dégénère en *meditatio mortis* entrecoupée de divertissements pascaliens pour oublier notre triste sort. Alors faudrait-il concevoir notre vie d'ici-bas, *dans la vallée des larmes*, comme une existence larvaire avant la magnifique éclosion qui se produira au-delà de la mort ? Pas totalement. Même si le monde glorieux de la résurrection dépasse tout ce que nous pouvons imaginer de somptueux, des rayons de cette gloire ne cessent de venir illuminer notre existence crépusculaire d'ici-bas. Car le royaume de Dieu est déjà inauguré et l'Église, précisément grâce à sa dimension sacramentelle, est la partie pérégrinante de ce royaume. Par les sacrements de l'initiation – baptême, confirmation, eucharistie –, nous participons déjà, quoique obscurément, à la vie céleste.

Notre vie est déjà transfigurée, notre citoyenneté se trouve désormais dans le ciel comme le dit S. Paul. Notre appartenance au corps du Christ ressuscité transfigure le regard que nous pouvons porter sur notre existence et sur celle des autres. Si notre être de chair s'en va inexorablement vers sa corruption, comme le dit l'Apôtre, notre être spirituel, lui, peut se fortifier de jour en jour, à la mesure de notre fidélité à la loi évangélique. A mesure que notre trace ici-bas s'efface, que notre « signature carbone » s'effiloche, notre présence peut se densifier sur les rivages de l'éternité et notre corps spirituel s'y solidifier. Notre existence est un passage continu de la cité terrestre de la perdition à la cité céleste du salut. Ce passage, nous le vivons non seulement individuellement mais aussi communautairement. Car, comme le disent les Pères, la félicité des élus ne saurait être complète tant que manque un seul de leurs compagnons.

La vie est donc un merveilleux cadeau qui nous est fait. Que nous avons reçu conjointement de Dieu et de nos parents, que nous avons nourri de la culture propre à notre civilisation, sédimentation des labours de nos ancêtres, que nous avons à transmettre à ceux qui seront nos héritiers jusqu'au jour où Dieu *fera toute choses nouvelles*, dans la Jérusalem céleste qui nous attend au terme de l'histoire.

